



Arthur Rogé



JUSQU'AU BOUT DE
l'océan

éditions du
gros
caillou

DU MÊME AUTEUR

Le Dernier Jour (Éditions du Gros Caillou, 2022, Eyrolles Poche, 2024)

Le P'tit Mec (Éditions du Gros Caillou, 2023, Eyrolles Poche, 2024)

Arthur Rogé

JUSQU'AU BOUT DE L'OCÉAN

Roman

éditions du
Gros
Caillou

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

*Conception graphique : Émilie Beaud
Photos : © Adobe Stock*

© Éditions du Gros Caillou, 2025, Lyon

ISBN : 978-2-494202-17-7
www.editionsdugroscaillou.fr

*Aux souvenirs de notre périple,
Lors de cette traversée,
De Mindelo, Cap-Vert,
À Belém, Brésil.*

*À Emma,
Robin,
Et Martin,
Pour le sens de la vie.*

*À Samia, Angèle,
Alexandre et Georges...
Merci pour tout le bonheur
Que vous m'avez donné
Pendant ces dix ans.
Bon voyage !*

Le monde entier dans son visage

Angèle

Rue Chazière, Croix-Rousse, Lyon

Il pleuvait sur Lyon.

Le jour venait à peine de se lever sur un triste samedi d'automne, la ville enveloppée dans la brume. Il faisait froid comme si l'hiver était déjà là. De petites gouttes fines s'épaississaient à vue d'œil et crépitaient sur la rambarde du balcon. Angèle était assise, un mug dans la main, buvant son café allongé, emmitouflée dans un plaid.

Elle s'était endormie devant un reportage sur des sauvetages en mer. En pensant à la dernière scène, la violence de l'océan, elle eut un frisson. Tout lui avait semblé si vrai, presque trop. Elle alluma une cigarette et recroquevilla ses jambes sous la couverture chaude. Elle n'était pas pressée ce matin et avait deux bonnes heures devant elle avant de rejoindre son frère et son père.

Angèle était avocate fiscaliste dans un important cabinet de fusion-acquisition, Dewolfé & Co. C'était une jeune femme brune, pulpeuse, qui portait des lunettes, toujours en écaille. Elle était gracieuse et douce. Parce qu'elle était droite et fidèle, elle n'aimait pas les histoires. On aurait pu l'imaginer incendiaire, avec son type

de beauté, mais elle se protégeait des autres par sa discrétion et une allure simple.

Ses lèvres pulpeuses, ses yeux d'une magnifique couleur émeraude, sa peau qui reflétait l'ombre des îles, ses cheveux longs et bouclés chantaient le Sud, un soupçon d'Asie et même d'Afrique. Il y avait le monde entier dans son visage.

Angèle observa son téléphone. Il y avait encore deux messages de lui, Simon, son amoureux depuis deux ans. Un homme divorcé, sans enfants, plus âgé qu'elle et brillant dans les affaires. Ils s'apprêtaient à emménager ensemble. Elle avait enfin accepté un trousseau de clés pour s'installer dans son duplex avec toit-terrasse, le temps de chercher une maison pour eux deux.

Sauf qu'elle l'avait quitté depuis dix jours.

Angèle était rentrée plus tôt que prévu de son déplacement pour un audit comptable dans une entreprise de construction navale. Vingt-quatre heures en avance. Elle voulait lui faire la surprise.

Elle l'avait trouvé avec une collègue. Il y avait des bouteilles de champagne ouvertes dans le séjour, de la vodka, du Red Bull, et leurs vêtements qui traînaient sur l'immense tapis du salon, celui aux motifs carrés et bariolés qu'elle détestait. Angèle n'avait pas prononcé un mot devant ce spectacle pathétique. Aucune réaction sur son visage sublime. Elle avait gardé sa colère et caché ses larmes.

Elle leva les yeux au ciel, à cause d'un troisième SMS. Elle ne lisait plus aucun message de Simon depuis la séparation, mais elle n'arrivait pas encore à bloquer son numéro. Ça viendrait... bientôt. Elle ne lui pardonnerait pas.

Ce soir-là, elle était rentrée dans son deux-pièces de la Croix-Rousse, au sixième étage, avec un petit balcon qui plongeait sur le parc Chazière et sa verdure rassurante.

Angèle était une fille de la campagne. C'était là-bas qu'elle se sentait le mieux. Elle était née et avait grandi à Saint-Christophe-la-Montagne, un minuscule village perché dans le Beaujolais. Après le

bac, elle était venue à Lyon pour ses études de droit. Elle était restée dans la ville aux deux fleuves, mais elle retournait très souvent dans son cocon familial au milieu des collines et des forêts.

Elle connecta son téléphone à l'enceinte décorative en forme de 33 tours accrochée au mur et lança une playlist au hasard. Elle sourit et monta le son. Encore. Encore un peu plus. Elle jeta le plaid et commença à danser en se déshabillant, transportée par le rythme. Elle augmenta une nouvelle fois le volume, redémarra la chanson et fila vers la salle de bains. Elle laissa la porte grande ouverte, en se glissant sous une douche brûlante comme elle les aimait, pendant que continuait de résonner ce vieux tube adoré.

Hey Mama de David Guetta.

* * *

Angèle prit la route un peu après 10 heures.

Elle avait emporté un sac à dos avec un pull épais, un autre jean et des chaussures de marche au cas où ils partiraient se promener dans les bois. Elle avait pourtant une soirée prévue avec un groupe d'amis, des avocats. Mais elle n'irait pas. Elle n'avait pas le cœur à faire la fête et à se coucher étourdie à l'aube. Elle voulait profiter des siens. Elle en avait besoin.

Son père était un homme âgé, sur la fin de sa vie. Il était grand, le visage fin et marqué, le regard encore espiègle. D'épais cheveux blancs un peu longs lui donnaient un air de vieux lion.

Angèle n'avait jamais été gênée par leur écart d'âge. Mais cela la blessait quand, à l'école, ses copains lui demandaient pourquoi c'était son grand-père qui venait la chercher. Pour elle, rien d'anormal puisque c'était son père. Il était son papa, l'homme de sa vie. Pour les autres, il s'appelait Jean-Tristan et portait les plus belles initiales du monde : JTM.

Il avait élevé seul Angèle et son frère aîné Jo. Leur mère était morte quand Angèle était encore bébé. Jo, lui, n'avait pas l'âge de raison.

Il ne gardait aucun souvenir d'elle. À peine des flashes. Et personne n'avait jamais remplacé son fantôme.

Leur père déclinait depuis plus d'un an. Avant, c'était un homme fort, à la santé de fer. Il n'y avait que les deux doigts qui lui manquaient à la main droite pour rappeler une blessure de la vie.

On venait de lui diagnostiquer une maladie, une démence à corps de Lewy. C'est une déviance, un peu d'Alzheimer, un peu de Parkinson, un trouble dégénératif qui vous fait vivre et voir des choses qui n'existent pas. Sauf qu'elles s'ancrent dans la tête du malade comme une terrible et cruelle réalité. Angèle et Jo avaient compris qu'il y avait un problème lors d'un déjeuner dominical à la fin de l'été, l'année précédente. Leur père s'était mis à parler au placard comme s'il s'agissait d'une femme plantée devant lui.

— Partez de chez moi ! avait-il hurlé à cette intruse, avant de se ressaisir.

Les médecins avaient convenu qu'il pourrait encore rester chez lui un an, peut-être deux. Après, il faudrait le placer dans une maison spécialisée ou emménager avec lui. Ça leur faisait beaucoup de mal d'attendre ce jour qui signifierait le début de sa mort.

Angèle sortit de l'autoroute à Belleville, sous un déluge. La chaussée était glissante. Elle roula à faible allure, car elle détestait conduire sous la pluie. Le véhicule derrière elle la klaxonna pour qu'elle se presse. Elle s'arrêta sur le bas-côté afin qu'il la double. Son téléphone bipa plusieurs fois. Toujours lui. Elle attrapa l'appareil, chercha Simon dans le répertoire et bloqua le numéro.

Elle se sentit libérée.

Elle reprit son chemin, fière d'elle. En s'enfonçant sur la départementale de la campagne beaujolaise, elle se dit qu'elle devrait changer de vie. Cette rupture, c'était sans doute l'occasion d'oser faire ce qu'elle avait toujours voulu. Réaliser ses rêves et ne pas rester dans cette vie millimétrée, cette triste vie qui avait le goût de cette pluie déprimante. *Et l'aventure dans tout ça ?* L'aventure, pour elle, s'était

arrêtée à ses fantasmes de l'école primaire. Elle rêvait alors d'être un genre de Christophe Colomb, mais en fille !

Angèle traversa le village de Saint-Christophe-la-Montagne. La maison se trouvait deux kilomètres plus loin, en haut d'un coteau, et bordait une forêt. Des bois qu'elle avait confondus toute son enfance, le jour, avec des pays merveilleux et magiques, et qui devenaient, la nuit, des broussailles effrayantes. Ça lui avait causé de nombreux cauchemars, à cause de son imagination.

Elle se gara derrière la voiture de son frère, surprise qu'il soit déjà là. D'habitude, il était toujours en retard. La pluie fouetta son visage, mais elle resta dehors un long moment, à respirer pour savourer l'air d'ici. Heureuse, toujours heureuse de revenir chez elle et de regarder ce corps de ferme en U sur deux niveaux. Son père l'avait retapé quand ils étaient mômes. Des pierres apparentes épousaient les colombages, les agrandissements de fenêtres illuminaient l'ensemble, et un magnifique toit de chaume lui faisait croire qu'elle était Blanche-Neige.

Elle sourit.

Quand Angèle ouvrit la porte de la maison, une odeur appétissante l'accueillit. Du bœuf bourguignon mijotait, et l'odeur s'échappait de la cuisine. Elle se débarrassa de son manteau et de son sac à dos. L'entrée donnait sur la pièce à vivre, spacieuse et chaleureuse, typique de la région. Du bois et des pierres. Jo était là, seul, assis dans le fauteuil en cuir juste à côté de la cheminée et du feu qui crépitait.

— Salut, Jo ! lança-t-elle, enthousiaste.

Son frère ne répondit rien. Il ne redressa même pas la tête, plongé dans sa lecture, des feuilles A4 écrites à l'encre bleu marine. Il y en avait des centaines. Elle reconnut les lettres étirées et tombant vers la droite de son père.

Elle ramassa la première page laissée sur le sol et comprit qu'il s'agissait d'un manuscrit.

LA PRINCESSE DES SABLES

—
Récit

—
JTM

* * *

*Certains diront que c'est une histoire vraie,
d'autres un conte d'aujourd'hui.
Mais il s'agit d'amour,
l'amour universel,
la plus belle aventure de tous les temps.*

* * *

En préambule

J'ai voulu raconter l'histoire des trois personnes qui m'ont le plus marqué : Samia, Alexandre et Georges, qui ont été des amis, des gens essentiels à mon destin. Leurs existences formidables sont des leçons d'humanité et d'amour.

Chapitre 1

Des héros qui s'ignorent

Alexandre

Samedi 28 octobre 2017, 14 h 30

L'Habit Rouge, Lyon 9

Je bois mon café en terrasse. Seul.

Tous les samedis en début d'après-midi, je passe dans ce bistrot d'autrefois près de la gare de Vaise. Le comptoir est en zinc, avec du bois de chêne. Les murs sont jaunis. Une fresque en fleurs rouges et orange traverse le plafond. Quatre tableaux, des bateaux sur une mer démontée, décoorent le lieu. Radio Nostalgie crache un vieux tube des années 70. *Stayin' Alive* des Bee Gees.

J'ai mes habitudes ici, et surtout quelques amitiés que je peux croiser pour l'apéritif. Ou le digestif, selon l'humeur et mes ennuis. Je n'ai plus que ça à faire, tuer ce temps qui ne passe jamais. La patronne me fait crédit quand je suis trop fauché. On l'appelle la Monique. Un soir, vingt ans plus tôt, j'ai atterri là par hasard, avec mon frère Éric qui revenait de Toulon.

Qu'est-ce que tu deviens, frangin ? On ne se voit plus. Il ne se doute même pas qu'il me manque.

La Monique sait bien des choses. Mais elle ne dit jamais rien. Ni sur moi ni sur les autres. Elle reste plantée derrière son bar, malgré

les années qui passent. Elle a un œil de verre qu'on ne remarque pas et dont elle ne se plaint jamais.

Ici, je commence souvent par le même rituel. Je commande un expresso et un verre d'eau fraîche, et je fume une cigarette. Même en hiver, je reste dehors, sur l'une des trois tables extérieures coincées sur le bout de trottoir, les yeux perdus dans le caniveau. *Parce que c'est là que je vais finir ?*

À mon deuxième café, j'entame la lecture de *L'Équipe*. Je l'achète, surtout pour la boxe. J'aime le noble art. Ça me rappelle ma jeunesse, quand on disait que j'étais si beau. Je n'avais pas encore cette gueule bouffie, dévorée par les excès, avec une épaisse cicatrice mal recousue de trois centimètres au-dessus de l'arcade sourcilière gauche. Je sais bien qu'il ne reste plus que mon regard pour rappeler toute la douceur en moi.

Je feuillette quelques pages du *Progrès*, mais je le referme très vite. Ça me fout le bourdon. À cause du terrible attentat de la veille. Trois innocents, dont un adolescent, ont été assassinés à la hache par un illuminé, dans une rame de train entre Paris et Strasbourg. C'est un contrôleur courageux, ou inconscient, qui a stoppé le fanatique. Je me sens perdu dans un monde de brutes. J'ai l'air d'un mauvais garçon, mais je suis touché par cette histoire.

Je réclame une bière et un sandwich. L'Habit Rouge est vide aujourd'hui. Pas un collègue dans le coin. Tandis que je patiente, je remarque qu'ils viennent de démolir les deux immeubles décrépits en face. À la place, il y a un cabanon de promotion immobilière avec de belles photos d'appartements de grand standing, et des panneaux de chantier de la société de mon frère, Bâtiments Fontanel. Fontanel, c'est notre nom de famille.

— T'es bien silencieux. Ça ne va pas, mon Alex ? me demande la Monique, en apportant le demi et mon déjeuner.

— Si, si, t'inquiète. Suis crevé. C'est tout. J'ai bossé ce matin.

Elle me sourit et caresse ma nuque avec affection.

— C'est à cause de tes mômes ? poursuit-elle.

Je fais non de la tête. Je n'ai pas envie de parler de mes garçons. Je bois la moitié de ma bière d'une seule traite. J'allume une Camel. Je regarde le verre, et j'avale le reste.

— J'ai travaillé toute la semaine sur un chantier de merde à Saint-Priest, plus ce matin. J'ai tapé soixante heures. Suis K-O ! lui dis-je, en touchant sa main pour la remercier.

— Va te reposer. Tu sais, de l'eau et une bonne sieste, ça fait toujours du bien, conclut-elle, avant de saluer le client qui s'installe à la table juste à côté de la mienne.

J'ai déjà vu ce type d'une bonne cinquantaine d'années. Il est petit et trapu, avec des mains épaisses et le crâne dégarni. Il me fixe avec insistance.

— Oh, JC, comment vas-tu ? La forme ? s'enthousiasme la Monique.

— On fait aller... J'attends la retraite. Et toi ? répond-il.

— La routine. Et notre ami Georges, il en est où ? T'as des nouvelles ?

— On doit s'appeler cet après-midi. Il devrait être arrivé au Cap-Vert... Ça fait plusieurs mois qu'il a pris la mer maintenant.

— Mais il ne voulait pas aller aux Grenadines ?

— Je crois qu'il y a eu un changement de programme.

— Ah ! Rien de grave ?

— Non, ne t'inquiète pas. Rien d'important.

— D'accord... Tu lui feras un bisou de ma part. Qu'est-ce que tu bois ?

— Un Ricard, s'il te plaît !

*

J'écrase mon mégot dans le cendrier. Je grignote un morceau du sandwich et je me lève. Je fais un signe de tête à ce JC pour le saluer. Il

dit « bonne journée » du bout des lèvres. Je règle la note et embrasse la Monique, qui me répète plusieurs fois d'aller dormir et de prendre soin de moi. Je lui réponds oui, machinalement.

Je retourne chercher ma voiture qui freine de plus en plus mal, une Honda Civic d'un autre siècle. J'irai chez le garagiste plus tard. Avant que je démarre, mon regard accroche la boule à neige, avec un pirate dedans, qui traîne depuis des mois sur le fauteuil passager. Ça me fait un truc dans le ventre. Je range le jouet dans la boîte à gants. Je respire calmement, en serrant la mâchoire, et je décide de partir à la Croix-Rousse.

Dans ce quartier, surnommé « la colline qui travaille », j'ai un ami, Nicolas, qui s'occupe d'un atelier d'entoilage. Il restaure des affiches anciennes, oubliées dans des greniers. Il leur rend leur beauté d'origine, après des heures de retouches minutieuses. Je vais aller chez lui pour picoler et ne plus penser à rien. Nicolas vit seul, et il aime aussi l'ivresse. C'est un homme qui ne juge personne. Sûrement pour ne pas être critiqué lui-même. On s'est rencontrés quand on était jeunes dans des cages d'escalier à repeindre en blanc, à la Duchère.

— Il faut que ça sente le propre, plus la pisse ! répétait sans cesse notre chef.

Après avoir emprunté la montée des Esses et ses virages sinueux, en longeant le parc Chazière, je rejoins le plateau de la Croix-Rousse. Je gare la Honda dans une rue étroite. La minuscule boutique se trouve rue de Nuits, au numéro 4, près de la Brasserie des Voyageurs.

Il fait beau. Il y a beaucoup de monde en balade, attiré par la Vogue des marrons. C'est une fête foraine qui démarre au début de l'automne. J'avance la tête baissée, une cigarette au bec, impatient d'aller refaire le monde et de prendre un verre.

*

Samia

15 h 15

Brasserie des Voyageurs, Croix-Rousse, Lyon

Samia vient de casser le ressort de son briquet.

Elle a vingt-deux ans et un minois dont la peau est mate, presque miel. Elle porte ses cheveux châtons mi-longs, un peu ébouriffés. Ses yeux en forme d'amande sont gris-vert. Son nez à peine retroussé est fin, comme chacun des traits de son visage angélique. Des lèvres légèrement pulpeuses dessinent sa bouche.

Samia s'agace d'avoir demandé du feu à plusieurs passants en vain. Trois fois, la serveuse lui fait signe qu'elle va arriver, mais reste au téléphone.

C'est un jeune homme bien mis qui s'arrête en sortant un Zippo. Il propose même de lui offrir un verre. Elle refuse gentiment, en mordillant le filtre de sa Marlboro Light, puis elle tire une longue bouffée. Comme il insiste, elle lui redit non, plus sèchement. La serveuse dépose enfin sur la petite table ronde en Inox le café allongé qu'elle a commandé et une boîte d'allumettes.

Samia a mal dormi cette nuit. À cause d'un incident pendant un extra. Elle s'est réveillée de bonne heure et a fait le marché sur le quai Saint-Antoine. Elle n'a pas d'amis véritables. Juste quelques connaissances. On la jalouse pour sa beauté insolente. Et parfois, cette grâce est un fardeau.

Elle ne porte aucun maquillage parce que c'est le week-end, deux jours où elle ne fait pas grand-chose. Le samedi, elle va toujours à la bibliothèque de la Croix-Rousse après le déjeuner. Elle prend un nouveau bouquin et rend celui qu'elle a emprunté la semaine précédente. Lire, c'est s'intéresser à autre chose qu'à sa propre existence, rêver, et éviter les autres en s'enfermant dans une bulle.

La bibliothèque est loin de chez elle. Mais son ancienne professeure de français du collège y travaille comme bénévole depuis sa retraite.

Samia apprécie beaucoup Mme Sylvie Poncin-Musa, qui l'a toujours soutenue. Chaque samedi, les deux femmes papotent une petite demi-heure, parfois plus, en début d'après-midi, pour commenter le dernier livre lu. La conversation devient ensuite plus personnelle. L'enseignante prend des nouvelles de son ancienne élève. Puis elles se quittent, en s'embrassant chaleureusement.

Quand il y a un rayon de soleil, Samia s'arrête souvent sur une terrasse, près de la place de la Croix-Rousse. Les maraîchers ont remballé leurs étals. Les restaurants et les bistrotts sont bondés. On discute, et ça flâne dans les magasins autour. Samia observe les gens en buvant son café allongé. Une femme mal fagotée gronde son fils qui vient de renverser sa glace. Un couple qui s'embrasse avec fougue est bousculé par un vieil homme aveugle. Une bande d'adolescents se précipite vers un manège à sensation. Ils piaffent d'impatience en se faufilant dans la file d'attente. Une poussette s'arrête au niveau de Samia. Le bébé pleure. Le père prend la peine de consoler son enfant avant de continuer son chemin.

Mais quand il croise le regard de Samia, il s'arrête net pour lui sourire et la dévisager. Elle se détourne et finit son café tiède. Elle commence le premier chapitre du nouveau bouquin que Mme Poncin-Musa vient de lui conseiller. C'est *Le Vieil Homme et la Mer*. Un classique qu'elle n'a jamais lu.

* * *

Georges

12 h 30

Palmeira, île de Sal, Cap-Vert

Le capitaine de police Georges Verchère est un homme grand, fort et moustachu de presque soixante ans, avec un regard souriant. Il est à la retraite depuis plus d'un an et a quitté la France sur son voilier de 48 pieds, le *Margaux*.

Ce bateau est un Centurion des chantiers Wauquiez à Neuville-en-Ferrain dans le nord de la France, construit en 1996. Georges l'a acheté en 2005 à un couple qui revenait d'un tour du monde de trois années avec sa fille. Il a baptisé son bateau en hommage à une femme avec laquelle il a eu une longue histoire, sa coéquipière. Elle a perdu la vie lors d'une interpellation musclée dans un hangar d'Édouard-Herriot, à Lyon. Deux ans d'enquête, une fusillade, plusieurs morts et cinq cents kilos de cocaïne saisis.

Ils s'aimaient, mais n'ont jamais eu d'enfants. Elle ne pouvait pas.

La chaleur est écrasante sur le pont. Des gouttes de sueur perlent sur son front. Il boit une bière, assis au cul de son navire. Il fait rouler la bouteille encore froide sur sa nuque, puis contre ses joues, en observant Palmeira, le petit village en face.

C'est une jetée à l'abri des vents. Une trentaine de petites barques de pêche sont amarrées sur des bouées flottantes les unes à côté des autres. Elles forment une plateforme pour aller jusqu'au quai. Une église, avec un grand clocher, surplombe les autres bâtiments. Des enfants courent et crient sur les berges. Des adultes discutent en vendant du poisson. Il y a deux bars, deux bicoques toutes simples. Il entend le son des musiques portugaises.

Verchère est arrivé en fin de matinée, après plusieurs jours de navigation depuis les Canaries. Il espérait rejoindre les Grenadines, mais son ami et ancien collègue, Jean-Christophe Plénay, lui a appris le lieu où se cacherait Arnaud Mabrouk, l'homme qui a tué Margaux, évadé de la prison de Villefranche-sur-Saône en septembre 2016.

Georges laisse la bouteille sur la petite table en teck du carré extérieur. Il emprunte les marches pour regagner l'intérieur du navire. L'endroit est exigu. Il faut baisser la tête pour ne pas se cogner. Il s'éponge le torse et le visage avec la serviette qui traîne sur le plan de travail de la kitchenette. Il reprend une bière dans le frigo, un paquet de Camel et son téléphone portable. Il retourne dehors, malgré la

canicule. Il allume une cigarette en savourant le goût du houblon et fait un tour d'horizon.

Le capitaine ne peut pas définir ce qu'il ressent. Ni peine ni joie. Il se demande quelle est la suite de son existence. Quand il était flic, il pensait à ce grand voyage tous les jours, comme le seul moyen de survivre. *Ça ne s'arrêtera jamais en fait.* Parce qu'il sait quand les événements vont dégénérer. Il le sent.

Il reprend son smartphone et attend que le réseau revienne pour appeler son ami JC.

Les petits chemins humides de l'automne

Angèle, dans la maison de Saint-Christophe-la-Montagne

— Salut, Jo ! répéta Angèle en lui tendant la première page du manuscrit.

— Oh... salut. Je ne t'avais pas entendue arriver. Comment vas-tu ?

— On fait aller.

Jo se leva du fauteuil en cuir et prit soin de reposer correctement le tas de feuilles sur le rebord de la cheminée dans une chemise bleue. Il embrassa sa sœur. Angèle le serra dans ses bras. Bien plus fort que d'habitude, comme si elle ne l'avait pas vu depuis des années. Jo recula, surpris. Elle avait les yeux noyés. Pourtant, Angèle ne pleurait jamais.

— Hé, grenouille... Qu'est-ce qu'il se passe ?

— J'ai quitté Simon, sanglota-t-elle.

Il ne sut pas quoi répondre. Il lui caressa le dos, pendant qu'elle gardait la tête coincée dans ses épaules. Son chagrin éclata.

— Il me trompait... L'autre soir, je suis rentrée du boulot plus tôt. Il était... il était avec une fille, une de mes copines.

— C'est qu'il ne te méritait pas... Calme-toi ! Calme-toi, petite sœur.

— Je le déteste.

— C'est l'inverse qui ne serait pas normal.

— Je pensais que... je pensais que c'était le bon, qu'on avancerait ensemble. On avait des projets. Comment il a pu me faire ça ? Et cette fille... On la voyait le week-end.

— Allez ! Tu veux boire quelque chose ? Thé, café, vin blanc ?

Jo, dont c'était le vrai prénom et pas un diminutif, avait toujours été bienveillant avec Angèle. Il adorait son rôle de frère aîné responsable. C'était un homme élancé et blond, élégant, avec des yeux ronds un peu globuleux et des cheveux lisses mi-longs qui grignotaient le rebord de sa nuque. Il prenait soin de lui et avait du goût, une culture folle.

Son adolescence avait été rebelle et chaotique. Il avait fait vivre l'enfer à son père. À dix-huit ans, il avait quitté la maison pour vivre de petits boulots à Paris, puis à Londres. Il s'était même installé un temps à Sydney. Mais il était reparti, encore, pour Hong Kong... Bali... et la Martinique. Il était revenu à vingt-trois ans à Lyon, sans avoir trouvé ce qu'il cherchait. Mais il était enfin apaisé.

— On s'ouvre une bouteille de blanc ? demanda Angèle en s'efforçant de sourire.

— Vendu !

— Papa est où ?

— Dans les bois. Il est parti se promener il y a une heure.

— Ah bon ? Ça allait ? Il était... normal ?

— Ne t'inquiète pas. Il va très bien ce matin.

— Et toi, pourquoi t'es déjà là ?

— Je suis arrivé hier soir, j'avais envie de le voir.

— D'accord ! Je bois un verre et après je vais le chercher... Avec ce temps, quand même...

Jo approuva et se dirigea vers la cuisine. Angèle s'avachit dans le canapé moelleux beige et râpé, au milieu du séjour, couvert de plaids pour les coups de froid. Jo revint avec deux verres et une bouteille de mâcon du domaine Michel, celui qu'ils préféraient tous les deux. Il la déboucha et ils trinquèrent en humant les arômes comme on le

leur avait appris. Un délice ! Ils trempèrent leurs lèvres en appréciant cette saveur subtile qui évoquait la vie, la terre de Bourgogne et les vignes. Avec l'envie que ça dure une éternité.

— C'est une tuerie ! Et ton job, grenouille ? Tu t'y plais toujours ? demanda-t-il.

On appelait Angèle « grenouille » depuis le jour où, à six ans, elle avait décidé d'élever des grenouilles dans sa chambre. Son père et son frère, alarmés par un concert de coassements, en avaient trouvé dix-sept sous son lit dans une boîte à chaussures, un soir d'été.

— Je ne sais pas... Si c'est ça, la vie, être cocue, faire des tableaux Excel et des rapports, avoir un chef stupide, c'est nul. Toi, au moins, t'as voyagé. Moi, je ne connais que Lyon et Saint-Christophe-la-Montagne.

— Tu peux bien courir le monde en espérant que tout sera mieux ailleurs, en vérité, même sur une île paradisiaque à l'autre bout de la Terre, ta misère, c'est un sac de pierres trop lourd qui est toujours là... Il n'y a que la famille qui compte.

— Bref, je ne sais pas... Faut que je réfléchisse à mon avenir. Et toi ?

— Eh bien, écoute, j'ai eu la réponse d'une galerie parisienne qui devrait exposer mes toiles en janvier. Une belle galerie réputée.

Jo était un artiste, un peintre en quête de reconnaissance qui n'avait pas encore percé. En attendant la gloire, il travaillait dans une maison médicalisée pour personnes âgées. Il avait toujours dessiné. Ses toiles étaient empreintes de couleurs vives et chaudes, presque criardes, qui transpiraient la vie, la passion et un brin de folie. C'était la mer qu'il préférait saisir et croquer, avec des îles qu'on devinait au loin. Il avait un don magnifique pour capturer la beauté des animaux marins, dans un style figuratif. C'était ça, son truc. Parfois, il essayait d'autres points de vue, d'autres genres, mais sans en être convaincu.

— C'est pas vrai ? s'exclama Angèle. Non ? C'est fou. Trop cool !

— On ne va pas crier victoire trop vite... Ne nous emballons pas ! Pour le moment, je suis toujours à m'occuper de mes petits vieux à Villefranche.

— Oh ! Je suis trop contente, Jo. Je sais que ça va marcher. Je l'ai toujours su. T'as beaucoup peint ces derniers jours ?

— Un peu.

— T'as apporté tes toiles ?

Il fit non de la tête.

— Bon... Et papa a écrit un roman ? C'est quoi ce préambule ?

— Quand il est parti marcher, j'ai eu envie de retrouver de vieux dessins que je faisais quand j'étais petit. J'étais sûr qu'il y en avait au grenier. Mais je suis tombé sur ces feuilles manuscrites.

— Papa écrit ! C'est dingue... C'est bien ?

— Je n'ai lu que le premier chapitre...

— Et ça parle de quoi ?

— Je ne sais pas trop. Ça se passe il y a quelques années, en 2017. Écoute, laisse-moi regarder et je te dirai.

— OK... Allez, je vais chercher papa pour qu'on voie ça tous ensemble... Il pleut, il fait froid, et il est seul, finit-elle, de nouveau souriante, en reposant son verre.

Dès qu'Angèle quitta la maison pour aller marcher sur les chemins humides de l'automne, Jo emporta son verre avec lui et attrapa la chemise avec les élastiques sur le rebord de la cheminée. Il s'assit confortablement dans le fauteuil en cuir et sortit les feuilles. Il y en avait peut-être trois cents, écrites à la main et rédigées avec précision, sans aucune rature.

Il reprit sa lecture en dégustant son vin.

Chapitre 2

Un coin de paradis sur carte postale

Alexandre

Samedi 28 octobre 2017, 15 h 20

Rue de Nuits, Croix-Rousse, Lyon

Je frappe plusieurs fois à la porte de l'atelier de Nicolas. Aucun bruit. *T'es déjà saoul ou quoi ?* Mais il finit par m'accueillir avec un sourire franc.

Il travaille dans un vrai capharnaüm. Les murs sont tapissés d'affiches anciennes. Des films des années 20, des publicités des années 40, et même des cartes de géographie qui datent du XVIII^e siècle. Certaines sont très précieuses. L'une d'elles trace une route sur une partie du globe et des océans. Elle invite au voyage, avec une ligne bleue qui va de la France à l'Amazonie. Elle traverse la Méditerranée, l'Espagne, le Maroc, les Canaries, le Cap-Vert, l'Atlantique, le Brésil et l'Amazonie. *Caminho para o paraíso*. C'est un grand voyage au pays de l'imaginaire, sur des images aux parfums et aux couleurs surannés, comme des reflets de films d'une autre époque.

— Tu tombes bien. Ras le bol pour aujourd'hui ! m'annonce Nicolas d'un ton espiègle, en commençant déjà à ranger ses affaires.

Nous empruntons l'escalier en colimaçon pour rejoindre son appartement de trois pièces au-dessus. L'entoileur se débarbouille

les mains et la figure. À cause de la rumeur de la fête foraine dehors, il referme les fenêtres.

J'essaie de me rappeler la dernière fois que j'ai amené mes mômes ici faire des manèges. Je serre les dents pour ne plus y penser. Nicolas sort deux verres et une bouteille de rhum, du Don Papa, qu'il pose sur la table de la cuisine. Il la débarrasse de la grande piste de dés en cuir et de la dizaine de magazines qui traînent dessus, de *Paris Match* à *France Football*.

— Tu collectionnes toute la presse française ou quoi ? je lui fais remarquer en feuilletant *L'Express*.

Il y a une chronique sur deux Lyonnais en pleine réussite, avec leurs photos en gros plan. Ils ont monté une importante affaire en partant de rien. Leurs visages me semblent familiers, mais je ne lis pas l'article et repose la revue.

— Faut bien se tenir au courant de ce qui se passe dans ce monde... Tu veux des glaçons ?

— T'as toujours pas de whisky ?

— Tu sais bien que non. Ici, on boit du rhum. C'est comme ça qu'on se rapproche de la chaleur des îles. Santé ! répond-il en éclatant de rire avant de boire son verre cul sec.

— Alors sans glace. Et santé !

— Aux victimes des attentats. Que les terroristes du monde entier brûlent en enfer, poursuit Nicolas d'un air grave.

Je l'aime vraiment bien, l'entoileur. Il ne me pose jamais de questions embarrassantes. Il parle beaucoup et raconte souvent des histoires drôles. Avec lui, j'oublie où j'en suis. Il m'annonce qu'il part à Cuba pour les vacances de Noël, pendant que mon regard se fixe sur l'étiquette de la bouteille de Don Papa. *C'est quoi leur vie dans ce pays ?* C'est peut-être vraiment comme sur les cartes postales, avec des cigares, des vieilles voitures bariolées, la plage, les cocotiers, le sable fin et du rhum. Et si je partais là-bas ? Si j'en avais le courage...

— Il me semble que la misère serait moins pénible au soleil, je fredonne, sans m'en rendre compte.

— Hé, Aznavour ! Tu m'écoutes ou t'es déjà à l'ouest ? s'étonne Nicolas.

— Non, non, je suis bien là... T'inquiète !

Nous trinquons encore et encore. Le niveau de la bouteille descend à vue d'œil. Un peu après, il me propose d'aller dans un bar en ville pour prolonger l'apéritif avec un de ses collègues. J'approuve. Je ne veux pas rester seul ce soir. Alors que l'ivresse nous gagne, on s'en va dans les rues de la Croix-Rousse chercher ma voiture, et on prend la direction de la Guillotière, dans le 7^e arrondissement.

Quand on passe devant la Brasserie des Voyageurs pour regagner le grand boulevard, Nicolas siffle plusieurs fois une fille assise à la terrasse d'un café.

— T'as vu la nana à la peau mate, là ? Une vraie bombe... Waouh ! dit-il.

Je n'ai pas le temps de ralentir, ni de la remarquer.

* * *

Samia

17 h 30

Brasserie des Voyageurs, Croix-Rousse, Lyon

À la terrasse du café, il fait encore bon.

Le soleil de cet été indien caresse le visage de Samia. Elle a lu *Le Vieil Homme et la Mer* d'Hemingway en deux heures seulement. Elle va retourner à la bibliothèque pour prendre un autre livre avant de rentrer chez elle.

Cet après-midi, les regards appuyés ne l'ont pas perturbée. Elle sait se défendre. La vie lui a appris à dire non. Parfois violente et rebelle dès que certains sont trop entreprenants, Samia cache sa douceur.

Elle règle l'addition et reprend le chemin de la bibliothèque. Elle reste un moment dans les rayons, à flâner et à feuilleter au hasard quelques pages et dos de couverture, comme une jolie promenade au pays des mots. Son choix s'arrête sur *Gatsby le Magnifique*. Elle aime de plus en plus la littérature nord-américaine. La promesse d'une histoire d'amour brisée sur fond de fêtes splendides finit de la convaincre.

Elle retourne chez elle à pied, sachant que la réalité reprendra ses droits dès lundi, avec ses cours et son job la nuit.

* * *

Georges

13 heures

Sur le Margaux, Palmeira, île de Sal, Cap-Vert

Le réseau téléphonique ne revient toujours pas. Dix jours que Verchère est coupé du monde, depuis qu'il a quitté Maspalomas, aux Canaries. Le périple s'est passé sans encombre. Il y a eu très peu de houle, et un vent au portant, presque constant, pour souffler sur les voiles du *Margaux*.

Aucun bip ne résonne encore sur son smartphone. Georges est pourtant certain d'avoir demandé un forfait international. Ça marchait très bien quand il longeait les côtes espagnoles, puis marocaines, et pendant ses trois mois passés aux Canaries.

Il voudrait gueuler, mais il est épuisé, abattu par cette fournaise, malgré le cadre paradisiaque du paysage. Sans doute aussi à cause du manque de sommeil. Il n'a presque pas dormi pendant cette traversée. Juste des microsiestes toutes les deux heures. Il fallait veiller sur le navire en permanence pour ne pas heurter de containers en pleine mer, ou un autre bateau.

Georges finit sa bière. Il ne cesse de bâiller. Il redescend dans sa petite cabine pour s'allonger. Il ouvre le hublot de côté et celui

au-dessus de sa tête, espérant un courant d'air. Il va se reposer un moment, et ce soir, il se rendra dans le village de Palmeira. Il trouvera bien un moyen de contacter JC. Il lui a promis de lui donner des nouvelles dès qu'il arriverait au Cap-Vert.

Depuis treize ans, Georges ne parvient pas à se défaire de Margaux. *8 août 2004. Comment oublier cette date ? Tu es morte dans mes bras.*

Il l'a aimée comme on n'aime qu'une seule fois dans son existence. Même dans ses rêves, il lui parle encore. Tout le monde dit de Verchère que c'est un policier brutal et redoutable, aux résultats impressionnants. Personne ne sait combien il est un homme bon.

Quelque temps après sa retraite, Georges est parti sur son voilier amarré à Gruissan. Il voulait fuir la France, survivre à tout ce qu'il avait vu dans sa vie de flic, et surtout oublier Margaux. Il se rend bien compte qu'il n'a rien fui. Il garde en lui ses souffrances. Et il a conscience qu'il les portera pour toujours.

Toi, je te tuerai de mes mains.

Arnaud Mabrouk se ferait appeler Sergio Cabrita et se cacherait dans un hôtel-restaurant tenu par une de ses amies d'enfance, Cruz Vermelha, sur l'île de Sal au Cap-Vert, près de Murdeira.

— Je t'assure, Georges, lui a dit JC. Quand le type avec lequel Mabrouk était en cellule a été libéré, il a fait un braquo. C'était il y a deux jours. Je l'ai chopé. Il m'a donné cette info... Alors... Comment dire ? Pour toi... je l'ai enfermé dans ma cave... Chez moi ! Et je lui ai promis la liberté si c'était vrai...

C'est pour ça que Verchère a quitté les Canaries précipitamment pour venir ici, alors qu'il s'apprêtait à rejoindre les Grenadines et à traverser l'Atlantique.

Georges observe la photo de Margaux qu'il a accrochée à côté de son lit. C'est une jolie brune aux traits gracieux, fine et coiffée à la garçonne, avec des yeux clairs et rieurs. Il a pris le cliché pendant un week-end qu'ils ont passé tous les deux à la mer. Verchère sent une larme couler le long de sa joue et essuie rageusement son visage avec le drap. *Réagis, bordel !*

C'est l'histoire de la vie

Angèle, dans la maison de Saint-Christophe-la-Montagne

— On est là ! cria Angèle en ouvrant la porte de la maison.

Elle aida son père à se débarrasser de son manteau et ôta le sien à son tour. Ils rejoignirent Jo près de la cheminée. Le vieil homme semblait en forme, ravi de sa balade, malgré une démarche un peu raide. Toute sa vie, il avait aimé marcher. Ça le détendait.

Il se vautra dans le canapé et remarqua qu'il n'y avait que deux verres à vin.

— Alors, on boit un coup sans son père ?

Il adorait se retrouver avec ses gamins, même si ce n'était plus des gosses maintenant, mais des adultes qu'il voyait de moins en moins souvent. À cause de la vie qui passe. Angèle s'avachit à côté de lui pendant que Jo allait récupérer un troisième verre dans la cuisine, avec du saucisson, du pain et des petits fromages de chèvre bien secs qu'il présenta sur une planche en bois. Il servit le délicieux mâcon.

— Je peux te prendre une cigarette, Angèle ?

— Papa ! Tu sais bien que tu ne peux pas, s'offusqua-t-elle.

— Ma grenouille, à mon âge, ça n'a plus d'importance. Ce n'est plus une cigarette qui va me tuer.

À contrecœur, elle lui tendit son paquet. Il attrapa une cigarette, l'alluma et tira une longue bouffée de tabac. Puis une deuxième. Il avait la tête d'un môme satisfait d'avoir bravé un interdit.

— Alors, qu'est-ce que vous racontez ? Si vous saviez comme c'est long, les semaines sans vous.

— C'est plutôt toi qui racontes des histoires. Non ? répondit Jo.

— C'est quoi ce manuscrit, papa ? ajouta Angèle.

— Plaît-il ?

— Je ne savais pas que tu écrivais... C'est ton pseudo, Alexandre ? Parce que c'est rédigé à la première personne... Et cette Samia et ce Georges Verchère ? demanda Jo en désignant la pochette bleue avec les élastiques.

— Dans le préambule, tu expliques qu'ils t'ont marqué... Mais qui sont-ils ? Pourquoi on ne les a jamais vus, nous ?

Leur père regarda vers le feu dans lequel il fallait remettre une bûche. Sa figure se déforma dans une expression étrange, indéfinissable.

— Je ne savais pas que tu écrivais. C'est cool... Je m'y colle dès que Jo a fini, dit Angèle en se rapprochant de son père pour lui prendre la main.

— C'est ton histoire ou c'est un roman ? insista son fils.

Mais des larmes ruisselaient sur le visage du vieil homme. Puis il sembla se ressaisir, se redressa, se racla la gorge et sourit.

— Vous sentez cette bonne odeur ? J'ai fait du bœuf bourguignon.

— Papa ! Dis-nous, réclama Jo, encore troublé par les larmes de son père.

— Vous dire quoi ?

— C'est quoi, ces feuilles ?

— T'as trouvé ça où ?

— Je cherchais des dessins que je faisais quand j'étais petit, dans le grenier, et je suis tombé là-dessus... Alors, papa ?

— C'est l'histoire de la vie, murmura leur père.

— Ça ne veut rien dire. La vie, la vie... Ta vie ? C'est un roman ? Une autobiographie ? C'est toi, cet Alexandre ? Et cette fille et ce flic ?

— Je vais me changer et prendre une douche. Je suis dégueulasse. On mange dans une demi-heure, annonça le vieil homme avant de sortir de la pièce.

Une longue minute plus tard, Angèle rompit le silence embarrassant qui s'était installé.

— On mettra la table plus tard. C'est pas comme si on était pressés.

Jo approuva et glissa une nouvelle bûche dans l'âtre. Il la regarda s'embraser avec le soufflet.

— Tu me ferais la lecture, comme quand j'étais petite ? Tu te rappelles, tu me lisais toujours plein d'histoires.

— Bien sûr, grenouille. Avec plaisir.

Jo retourna près d'Angèle et recommença l'histoire depuis le début. Rapidement, ils se retrouvèrent où il s'était arrêté. Il poursuivit.

— « Chapitre trois. Quelques pas de plus en enfer. Alexandre... »



www.editionsdugroscaillou.fr

Êtes-vous prêts à vivre
la plus bouleversante des aventures ?

En pleine mer, trois destinées se heurtent.

Alexandre, un fugitif traqué.
Samia, une rebelle endurcie par les épreuves.
Verchère, un flic qui n'a plus rien à perdre.

L'océan pour seul refuge.
Une quête effrénée pour trouver la liberté.

Plongez dans un périple stupéfiant,
une odysée qui se dévore le cœur battant,
avec l'envie irrésistible d'en connaître le dénouement.



*Arthur Rogé est passé maître dans l'art d'écrire
des intrigues captivantes. Ses personnages
profondément attachants entraînent le lecteur dans
des récits haletants aux rebondissements imprévisibles.
Depuis Le Dernier Jour, ses romans sont devenus des
références pour les amateurs de suspense.*

22€ TTC

www.editionsdugroscaillou.fr



ISBN : 978-2-494202-17-7